

L'Homme de rien

Epopée (fresque) poétique pop rock chorégraphiée, parfois chantée pour comédiens de théâtre...



Mise en scène : Eric Petitjean

Conception dramaturgique : Marion Aubert et Eric Petitjean

Ecriture : Marion Aubert

Distribution provisoire :



Avec :
Romane Bohringer
Eric Chalié
Reina Kakudate
Philippe Richard
Distribution en cours...

Assistante :
Création vidéo : Benoit Lahoz et David Coignard
Création musicale : Clément Bondu/Mémorial
Chorégraphe : Aurélien Desclozeaux
Lumière : Pierre Peyronnet
Scénographie : Gala Ognibene
Son : Nicolas Delbart/Valérie Bajcsa
Conception marionnette : Berengère Vantusso/Sébastien Puech

Note d'intention :

Il y a une vingtaine d'années, dans le métro parisien, un homme n'arrive pas à ouvrir la porte pour entrer dans le wagon. La sonnerie retentit. A l'intérieur, personne ne se lève pour l'aider. L'homme se met à paniquer mais réussit enfin à l'ouvrir.

Lorsqu'il entre dans la rame, tout le monde le regarde comme s'il venait de faire quelque chose de monstrueux. L'homme accepte ces regards remplis de mépris comme si c'était normal et s'assied.

Cet homme paraît n'avoir ni âge ni « identité ». On ne peut le définir ni à son visage, ni à ses habits ou à son attitude. C'est un homme que d'ordinaire on ne devrait pas remarquer, un homme invisible... Mais parce qu'il n'arrive pas à ouvrir cette porte de wagon, tous l'ont « vu », tous lui ont jeté un regard haineux et lui a trouvé ça normal...

J'ai depuis eu envie d'imaginer et de raconter la vie d'un homme qu'on ne voit pas...

L'Homme de rien est le parcours initiatique d'un homme qui confond désir et nécessité. Parti vivre sa vie dans La Ville, cette Tour de Babel ultra-moderne, il se perd malgré lui dans le désir des autres. Incapable de dire « je » (on ne lui a jamais appris), il accepte tout des autres et du Monde. Il est comme « le naïf », l'idiot, l'innocent et plutôt que d'agir sur le Monde, il en est le révélateur. Pas d'histoire à proprement parler, sinon le parcours d'un homme un peu singulier, un « idiot », un innocent, un naïf. Une odyssée sans destination dans cette Ville merveilleuse mais aussi cruelle, symbolisant tout le pouvoir créatif que l'homme peut engendrer.

Et c'est les personnages qui peuplent La Ville et les liens qu'ils entretiennent entre eux, qu'il va révéler. Ceux-ci semblent tous affairés par eux même, poussés par leurs pulsions et leurs affects en quête de désirs. Et l'homme de rien réagit avec eux comme un miroir qui leur renvoie sans cesse leur propre image et c'est pour cela qu'on ne le voit pas.

Le spectacle n'a pas la prétention de juger et condamner notre société capitaliste et libérale ni les liens que les hommes y entretiennent entre eux. Une métaphore scénique visuelle et sonore d'une transformation constante du personnage central qui n'est à la recherche de rien. Au gré de ses rencontres, l'homme chancelle, avance, hésite, garde ses distances. Le cheminement dessine un point de rupture universelle à l'aube de bouleversement profond que notre humanité du 21^e siècle va subir ou bien choisir.

Sous la forme d'un **conte onirique et musical**, d'une façon drôle et poétique, il a l'ambition de montrer un Monde un peu « fou », en perpétuel mutation, symbolisé par La Ville, entre réalité et virtualité, construite ou inventée par l'homme (le multimillionnaire ?) peut être pour défier la nature et Dieu. Une humanité, qui n'a pas encore tout à fait choisi entre modernité et archaïsme, enfermée, engluée, empêtrée qu'elle est dans ses désirs/pulsions, une humanité constituée d'hommes et de femmes machines-désirantes, enfermés dans leur propre image mais qui malgré tout « cherchent » et tentent par tous les moyens de communiquer.

D'une façon **décalée**, il s'agit de montrer une humanité à un moment charnière de son histoire, qui dans un monde évoluant sans cesse et trop vite semble comme à l'arrêt ou bien en transit, peut-être dans l'attente d'une révélation, d'un signe qui montrerait le chemin. Une humanité composée de toutes sortes d'individus qui ont pour certains de grandes aspirations et pour beaucoup, de petits rêves, de petites vies, de petits travers, de petits affects tristes ou joyeux mais qui paraissent tous comme figés en eux même,

comme aveuglés par leurs propres désirs et qui malgré tout forment ensemble cette humanité pas encore bien sûre de son devenir ou bien pas encore tout à fait conscient de sa propre réalité ?

En la révélant, L'homme de rien va-t-il être comme le déclencheur de quelque chose, d'une conscience qui pourrait annoncer un changement ? Ou bien est-il déjà trop tard ? Et cette humanité est-elle vouée à s'effondrer de plus en plus en elle-même pour finalement disparaître ?

L'homme de rien c'est peut être l'Homme qui, dans notre monde moderne, attend de comprendre et d'accepter totalement sa propre humanité.



"Le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre ... parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre. " **J. Lacan**

Le désir

Est-ce que le désir ne serait-il pas le problème majeur de l'homme depuis qu'il vit en communauté ? Par quoi la violence « sociale » a-t-elle commencé ? Si le chef veut quelque chose, moi aussi j'en ai envie, pourquoi je ne l'aurais pas ? Le plus fort l'emportera. Il a fallu inventer des règles pour pouvoir vivre ensemble. « Tu ne convoiteras pas ton prochain... » Mais le désir est toujours là. Et notre société capitaliste nous dit maintenant : si, il faut convoiter ton prochain, c'est ça qui apportera de la croissance... Est-ce que ça ne génère pas de plus en plus de frustration ? De manque ? Oui mais c'est ça qui entretient le désir. Il faut manquer pour désirer.

Mais c'est quoi au juste le désir ? Est-ce le principe même qui nous fait vivre ? Est-ce propre à l'homme ? Est-ce que les animaux désirent ? Sommes-nous indépendants dans notre façon de désirer ? Est-ce que désirer c'est forcément vouloir ce que l'autre possède ? Peut-on vivre sans désir ? Le désir ne serait-il pas une pulsion ? Est-ce un aveuglement ?

Apparemment nous désirons tous. Mais à travers tous nos différents désirs, ne désirons nous pas, au fond, la même chose ? Vivre... Et tous ces désirs ne seraient-ils pas la richesse de notre humanité ? Ou bien tous ces désirs ne seraient-ils pas une façon de ne pas penser à la mort ?

Ne sommes-nous pas en pleine confusion ?

Toutes ces questions hantent L'homme de rien, le Multimillionnaire et sa femme ainsi que tous les individus qu'il va rencontrer.



*Si le capitalisme ne fonctionne qu'en produisant de la motivation, il engendre pourtant de nos jours la destruction du désir, celui du consommateur, celui du travailleur. Si le capitalisme industriel est devenu bête, c'est qu'il nourrit nos pulsions en même temps qu'il achève nos désirs. Le capitalisme financier et les médias de masse nuisent à l'investissement, car ils ne s'inscrivent plus dans le désir et le long terme mais dans la pulsion et le court terme. La question centrale de l'économie politique n'est pas celle de la relance de la consommation, mais celle de la relance du désir, tragiquement et suicidairement en panne. **B.Stiegler***

Un début d'histoire...

Ça se passe il y a très longtemps. Peut-être dans les années 80. Ou alors c'était encore bien avant. Ça se passe au fond des bois. Ou dans un conte. Ça se passe chez des gens simples. Ça, l'important. L'homme, peut-être, est bûcheron. Et la femme on sait pas trop. C'est pas très important. On dira : « C'est la femme du bûcheron. Ou la mère de l'enfant. » Ça vient de là. Un enfant vit là. Un enfant qui n'est plus en âge d'être enfant. Il a joué là, sur le perron. Et ce perron était le monde. Grandi là, entre maman et papa. Passé sa main dans le ruisseau. Et ce ruisseau était le monde. Et puis un jour, il est parti. Peut-être il a vu à la télé « la ville magnifique ». Peut-être il a été attiré par « la vie meilleure ». « Meilleure que quoi ? Meilleure que le perron, qui est le monde ? » « Que tu vas pas rester toujours dans mes jupes ! » Aurait dit la mère. Peut-être on lui a foutu un coup de pied au cul. « Que c'est comme ça. Qu'il doit partir. » Et sur le pas de la porte, dans la précipitation, le père, vite, lui fait quelques recommandations : « Si des pécheurs veulent te séduire, ne te laisse pas gagner ! » Et pendant ce temps, la mère regarde la télé. « Ne suis pas les méchants, les moqueurs, les voleuses. » Il jette un coup d'œil à sa femme. « Ne suis pas les adultères. » Il respire. « N'y va pas sur cette voie, mon fils ». Il transpire. « Dans le rire même le cœur peut souffrir. » Il se tord les mains. « La joie peut devenir chagrin. » Il y a à la télé le multimillionnaire et sa femme. « Fais gaffe aux puissants. » Il s'emporte. « Te laisse pas tenter. » Et pour finir : « L'œil qui se moque d'un père, les corbeaux du torrent le perceront, et les petits de l'aigle le mangeront. » Il respire. « Va-t'en maintenant. » Mais le fils ne bouge pas. Et dans un dernier souffle, le père dit les dix commandements (le souvenir qu'il en a) : « Honore ton père et ta mère. Ne tue point. Ne vole point. Ne commets pas l'adultère. Ne convoite pas la femme de ton prochain. Ne convoite pas sa servante non plus. Ni son bœuf. Ni rien. Ni sa place. Ni ses biens. Ne mens pas. Le dimanche, repose-toi. » Il voit pas trop quoi dire d'autre. Puis y a du travail au bois. « Va-t'en. » Qu'il dit. « Qu'on n'a pas qu'ça à faire. » Et la mère pendant ce temps n'ose rien dire. Elle se ronge les sangs : « Y a des cyclones à la télé. Des attentats. Des noirs. Des arabes. Des pauvres et des drogués. Et des voleurs. Et des hordes de casseurs. Et à la météo, ça va vraiment pas. Et du travail, y en a pas. Que c'est les robots qui vont tout nous prendre. Et si son fils tombait amoureux d'une robote ?! Oh là là ! Oh là là là là ! » « Quoi ? » Dit le père.

La mère voudrait dire : « N'y va pas, mon chéri ! Tu vois pas qu'il est trop petit ? Tu vois pas qu'il va se faire avoir dès la première scène dans la ville ?! » Elle prie pour que son fils ne tombe pas PD. Ou noir. Ou robot. Elle prie pour que son fils ne devienne pas machine. « Il va se faire avoir par une fille ! » Mais elle ose rien dire. « Ou par l'époque. » Elle fait de vagues signes de tête vers la télé. « Oh là là. Oh là là là là. » Mais le père dit : « Faut qu'i s'casse on n'en peut pu va-t'en. » *Temps.* « Qu'on peut pu t'nir et pis qu'ça peut pas durer, un même pareil. » S'en est suivie une dispute entre les parents. Une dispute silencieuse, de trente ans. Terrible. La mère fit des bouquets pour penser à autre chose. Le père se mit à couper du bois. Transpirer. Ramener du bois pour ne jamais plus penser.

Ainsi pourrait commencer *L'homme de rien*. Dans la ville, l'homme rencontre un ami, une jeune fille, un SDF peut-être, un cadre, des paumés et c'est des solitudes toujours qu'il rencontre. Des êtres piégés dans des images et des systèmes. Il rencontre le multimillionnaire et sa femme, aux rêves de démesure et de puissance. Et le multimillionnaire lui viole sa fiancée. Et l'homme de rien ne dit toujours rien. Et puis un jour, son fils se fait écraser par un camion. « Qu'ai-je fait de nos vies ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » sont des questions qui l'ont peut-être alors traversé.

« Que faisons-nous de nos liens avec les autres ? A quel point sommes-nous pris dans des systèmes ? Des machines ? Que recrachons-nous ? Que subissons-nous du monde contemporain ? Comment modifier notre regard ? Qu'est-ce qui nous étonne encore ? Où faut-il aller ? Comment ne pas trop s'égarer ? » sont en tous les cas des questions qui vont nous accompagner dans cette initiation à la vie dans les capitales occidentales, en ce début de vingt-et-unième siècle. **Marion Aubert.**



Le personnage...

L'Homme de rien est l'idiot au premier sens du terme (« personne simple, particulier, unique »). Il est ainsi la figure par excellence de la singularité. Loin d'être un imbécile, c'est un être authentique. Incapable de s'affirmer, de se déterminer, il est comme l'enfant, le naïf, émerveillé par les gens et par un monde dont il paraît ignorer les codes et les coutumes n'obéissant qu'aux règles qu'il s'est lui-même prescrites.

Sans identité propre, sans désir, il ingurgite les désirs des autres, absorbe leurs identités agissant comme le miroir ou le révélateur de cette humanité en perpétuelle quête de reconnaissance.

Va-t-il traverser cette Ville sans en être affecté, sans changer lui-même, laissant là cette humanité livrée à elle-même ? Ou bien, ne faisant pas de différence entre leurs identités et la sienne, entre leurs désirs et le sien, va-t-il accumuler, ingurgiter chaque identité, chaque désir qui progressivement vont le bouleverser pour finalement rentrer en conflit les uns avec les autres ?



Héros ou anti-héros ?

« Qu'en est-il aujourd'hui de l'héroïsme au théâtre ? Peut-on encore seulement en énoncer le désir ou la quête ? Les faits, il est vrai, sont édifiants : que n'a-t-on produit comme inhibitions et comme cultes en son nom ? Assurément, il charrie avec lui nombre de légitimes préventions : trop de dieux et trop de maîtres (masculins), trop de représentations engoncées dans la morale, le catéchisme et la leçon. Tout un théâtre, sinistre, s'était donné pour tâche de convertir au courage ou à l'adoration de la vertu.

Mais à l'heure du désenchantement postmoderne et de sa dérision, l'héroïsme paraît succomber. Plus d'histoire, plus d'héroïsme. Ne restent alors, parfois bien fatigués, qu'une poignée de « super-héros ».

Et pourtant : l'héroïsme existe, comme l'histoire. Peut-être le terme est-il désormais obsolète, impropre à décrire certains gestes et quelques vies, trop connoté et empesé. Mais, envers et malgré tout, l'héroïsme existe, divers, et vient perturber dérisions satisfaites et déplorations complaisantes.

Qu'en est-il alors de cette présence dans le théâtre contemporain ? Est-elle visible, repérable, souhaitable ? Et que dire de son écriture et de sa représentation, des enjeux politiques et esthétiques qui s'en déduisent ?

Mes textes ont été toujours davantage peuplés d'anti-héros que de héros. Si j'écris des épopées, elles sont souvent minuscules, ou bien brisées, en mille morceaux. Et bien souvent, les personnages n'ont d'héroïque que leur souffle, impressionnant, démesuré par rapport à leur petite taille, et seul l'usage de la langue, du verbe, leur permet de s'échapper d'eux-mêmes, et d'accéder, peut-être, à quelque chose d'un peu plus grand. Mais la plupart du temps, ils ratent ce qu'ils entreprennent. Ils chutent. Ils avancent en se pétant la gueule.

Au début, je crois toujours beaucoup à mes personnages. J'ai envie qu'ils y arrivent, mais vient toujours un moment où ça rate. Parfois, ça rate parce qu'ils ont mal calibré leur projet. Les Histrions veulent se hisser jusqu'au soleil. Un peu comme les hommes de la tour de Babel. Mais sans doute découragée par l'ampleur de la tâche, j'ai fini par sombrer avec eux, et davantage que de leur ascension, parlé de leurs vies minuscules, d'hommes en train de se battre entre eux et en eux-mêmes.

*Il y a toujours des obstacles, et les obstacles, c'est le réel, dans ce qu'il a de plus cru. La merdre, dirait Jarry. Les autres, dirait Sartre. Et souvent, dans mes pièces, il y a de la merde et des autres. Et du coup, ça ne fait pas bon ménage avec les utopies. Et, de façon quasi systématique – c'en est un peu effrayant – les plus flamboyants de mes personnages s'écroulent. S'évanouissent. Ou s'endorment. » **Marion Aubert.***

Et ses rencontres...



Tout au long de son parcours dans La Ville, l'Homme de rien fera de nombreuses rencontres : son 1^{er} amour, son ami, son patron multimillionnaire et politicien et bien d'autres.

Tous les personnages qui peuplent cette gigantesque cité, paraissent englués dans leur propre désir : désir de beauté, de richesse, de reconnaissance, de pouvoir, de vengeance, d'amour de soi, de liberté, de possession... Or, le désir étant l'essence de l'homme et l'homme par nature étant une puissance d'exister, tous ces personnages finissent par voir leurs désirs anéantis au contact de la ville au profit d'une pulsion qui affecte leurs relations.

Ils semblent tous affairés par eux-mêmes, poussés par leurs pulsions et leurs affects.

Le père et la mère sont des figures archaïques. La mère ne dit que quelques mots et seules les paroles de la Bible sortent de la bouche du père.

Le multimillionnaire et sa femme, a l'inverse, représentent le progrès même. Avec leur pensée *Transhumaniste* ils sont à la tête, comme dans *Metropolis*, de cette gigantesque tour de Babel ultra-moderne. Hommes et femmes politiques mais aussi patrons mégalomanes, poussés par un désir de surpuissance, vivent dans un monde totalement virtuel, amoureux de leur propre image. Toutefois ils semblent parfois souffrir d'une immense solitude, enfermés qu'ils sont dans leur tour d'ivoire.

Fascinés par *L'homme de rien* qui leur renvoi leur image de puissance et de gloire, ils l'engageront, l'adopteront pour finalement le rejeter.

La fiancée est un personnage ultra-moderne et complètement décalé (qui aurait peut-être évolué trop vite). Comme *l'homme de rien*, il semble qu'elle n'ait pas de désir particulier sinon, inconsciemment, de ressembler aux autres. C'est une femme caméléon qui disparaît dans la foule au gré des changements de modes. Le pendant féminin de l'homme de rien. Mais si lui vient du passé, elle est déjà dans le futur.

L'enfant qui naîtra de ce couple improbable, *l'homme de rien et sa fiancée*, sera une marionnette. Nous ne saurons pas si le père de cet enfant est *l'homme de rien* ou *le multimillionnaire*. En effet celui-ci « violera » *La fiancée*. Représentation de l'enfance mais surtout l'idée d'une humanité en devenir pas tout à fait « fini ».

L'humanité. Un acteur et une actrice endosseront à eux seuls le rôle de « L'humanité ». Ils interpréteront toute « la galerie de personnages » que *l'homme de rien* va rencontrer. L'immigré, un collègue de travail, une buraliste, un témoin de Jehova, une coiffeuse, une caissière, un sans-abri, une ado, un hacker, un homosexuel, un cadre, un mannequin, un artiste... Ces hommes/femmes-machines-désirantes, bien que fondamentalement différents dans leur singularités même et leur façon d'accéder à ce qu'ils croient être leur véritable désir, sont tous aveuglés par leurs pulsions, leurs affects (joyeux, tristes ou mauvais), empêtrée dans son ou ses désirs, désir de puissance, de spiritualité, d'amour, de reconnaissance, de richesse, désir de changement...



La Ville :



La ville dans laquelle le personnage va évoluer est représentée comme une grosse machine à fabriquer en permanence du désir, de la convoitise pour faire tourner sans cesse, le moteur de la croissance. A l'image de notre société capitaliste, ultralibérale, de surconsommation, elle crée un désir en même temps qu'un manque, donc un besoin, et le combler entretient la machine.

Ainsi, elle ne fonctionne que parce que les hommes la font marcher et l'utilisent. Mais l'homme n'est pas l'esclave de cette machine. Il en est lui-même ses propres rouages.

A son contact, les personnages deviennent une machine-désirante qui, en interconnexion avec d'autres machines produit du désir. Le désir est alors ce qui connecte les machines entre elles.

Véritable personnage à part entière, la ville apparaît sur scène telle une gigantesque Tour de Babel ultra-moderne qui oscille entre réalité et virtualité. Tour à tour fabuleuse et fantastique, symbole surpuissant des progrès de la science, lumineuse et riche comme un palais sorti des *Mille et une nuits* puis lugubre comme une prison, elle se révèle également violente et dangereuse.

A la fois véritable machine à fabriquer du désir, elle est également celle qui mute en permanence au gré des désirs des personnages qui l'occupent.

Ainsi, son apparence change et elle est perpétuellement en mouvement. L'utilisation de la musique, de la lumière et de la vidéo recrée les mouvements de foule, les bruits et l'énergie qui l'habitent. Elle la transforme également et nous la montre comme une sorte de fantasme où la frontière entre réalité et onirisme peine à se distinguer.

Qu'en est-il de cette tour de Babel ? Qui l'a pensée et construite ? A-t-elle une vie propre ou bien est-elle dirigée par le multimillionnaire et sa femme ? Est-ce elle qui suscite le désir ? Et cette humanité ? Est-elle dépendante de La Ville ? En est-elle prisonnière ? Est-ce la ville qui pousse cette humanité à confondre désir et pulsion ? Ou est-ce que l'humanité choisit ? Et l'humanité de ce fait, ne se déshumanise-t-elle pas ? Mais qu'est-ce que l'humanité dans cette Ville ? Et le désir, qu'est-ce que c'est ?

Quatre langages :

Quatre types de langage se mêlent dans ce spectacle et permettent ensemble de créer un univers onirique et **symbolique** qui est le propre du **conte**.

Il s'agit de recréer un monde entre réalité et virtualité avec **l'art numérique** comme moyen enfantin de créer de **l'illusion**. La musique sera un vecteur essentiel d'émotion lorsqu'elle accompagnera les plans-séquences purement visuels mais les **chansons** à textes amèneront de la **poésie** et créeront un lien entre les images, les situations et les émotions qui sont à l'œuvre à l'intérieur des **corps** des personnages. Le **texte** et le jeu des acteurs seront purement théâtraux. Nous sommes dans l'univers de **Buster Keaton** et de Chaplin et les personnages sont plus « des types » et « des figures » que des incarnations psychologiques. Il y aura donc un vrai travail sur le langage du corps de ces hommes-machines-désirantes, comme une **mécanique** qui parfois s'emballera pour prendre le pouvoir face à la raison.

Le texte : la collaboration avec Marion Aubert

Nous avons commencé à travailler sur l'histoire avec Marion Aubert dès ce mois de d'avril 2016. Nous continuerons à nous voir en jonglant avec nos emplois du temps et en travaillant chacun de notre côté jusqu'en août 2017. Puis lors de quelques résidences échelonnées entre août 2017 et avril 2018 nous travaillerons ensemble plus en détail sur la dramaturgie et les personnages de notre histoire, où nous mêlerons travail d'écriture mais aussi rencontres, interviews et quelques jours dans le métro parisien pour glaner çà et là quelques mots et personnages singuliers.

La particularité du spectacle étant un langage commun à trouver entre l'image, le texte, la musique, les chansons et le langage corporel des comédiens, nous travaillerons tous ensemble lors de deux résidences (septembre/octobre 2017 et février/mars 2018).

Vidéo & interactivité

La vidéo interactive sera utilisée très largement pour créer un univers en résonance avec la magie intérieure du personnage.

Pour dessiner ce parcours où réalité et illusion sont perpétuellement enchevêtrées, nous utiliserons tous les supports de projection possibles pour « sculpter » le plateau et ouvrir des espaces tangibles ou intangibles. Une attention toute particulière sera portée à la continuité entre images scénographiques et images virtuelles, afin de laisser le doute planer quant à la matérialité du décor.

L'interactivité avec le son, la lumière et le mouvement des acteurs – par le biais de capteurs posturaux et de mouvement – permettra aux différentes strates de la ville de vibrer et de se déployer, comme si celle-ci respirait et se comportait comme un être vivant, en propositions, en réactions, en ouvertures et en fermetures.

Par le biais des interactions entre images filmiques, images de synthèse, son et musique, positions et mouvements des acteurs, la ville devient un personnage à part entière dans la dramaturgie du spectacle.

La musique

Clément Bondu a une formation de comédien mais est avant tout un poète, chanteur et musicien. Avec son batteur et ses guitaristes, en plus d'être un véritable groupe de pop/rock, ils écrivent et composent principalement pour le théâtre.

Musicalement proche de Pink Floyd, Bertrand Cantat ou Bashung, ils dégagent un univers fort et singulier. L'univers musical et la personnalité du chanteur étant déterminants pour raconter ce conte musical. Rock et poétique, la musique pourra devenir psychédélique en accompagnant les images féériques de la ville et les chansons donneront un point de vue poétique sur les situations ou bien ce que ressentent les personnages et créeront sans cesse un lien entre ce que l'on voit, ce qui se joue et les spectateurs.

Ils sont ancrés dans notre réalité, ce sont eux qui aujourd'hui nous racontent cette « fable » et donne leur point de vue de jeunes musiciens, poètes et révoltés.

Le corps

Il ne s'agit pas de faire danser des comédiens de théâtre mais plutôt de trouver avec eux, et avec l'aide d'un chorégraphe, une gestuelle, une mécanique du corps qui pourrait avoir un langage propre. Tous les personnages sont des « types » ou « des figures » et le corps aura une grande importance pour leurs « compositions ». Le corps peut ainsi se déconnecter de la raison et s'exprimer de façon autonome car il est le siège du désir et de l'émotion et peut avoir un langage véritable que la raison n'écoute pas.

Il y aura également trois moments chorégraphiés, moins dansés que rythmés, le désir de toute puissance du *multimillionnaire*, « la chute » de *la fiancée* et la révolte finale de *L'homme de rien*, comme ces instants où l'émotion est d'une telle puissance que les mots ne peuvent plus sortir.

Quatre espaces

Quatre espaces, quatre lieux distincts qui parfois pourront communiquer. Des ponts, des passerelles se créeront et les personnages pourront parfois passer de l'un à l'autre. Le groupe de rock n'aura pas d'endroit attitré. Il sera mobile, disparaîtra parfois et occupera selon les besoins de la narration les quatre espaces.

La ville fabuleuse, irréaliste et virtuelle qui mute, se transforme, change de couleur, d'architecture et d'ambiance sera prise en charge par l'image vidéo. Lieu de résidence du *multimillionnaire et de sa femme*, elle est tantôt building, immense avenue, multinationale, chambre à coucher...

Le métro et le quai où se concentre exclusivement toute *l'humanité* perpétuellement en transit ou en mouvement. Il sera pris en charge en partie par la vidéo (arrivée, départ, mouvement et effet de foule...) et en partie par des éléments scénographiques (quai, banc...).

Le plateau nu lieu même de la théâtralité et paradoxalement de l'intimité. C'est le monde intérieur de *l'homme de rien*. C'est l'endroit où celui-ci se réfugie. C'est sa maison, l'endroit où *la fiancée* va accoucher, le lieu où il tente de se reconnecter avec la réalité. C'est un endroit de poésie.

La table familiale symbole de la famille encore régie par des règles et des traditions d'un autre temps. Cette immense table peut faire penser à « un autel » ou bien à la fameuse table de *la Cène*.



CV

Eric Petitjean est formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il joue entre autres sous la direction de Antoine Vitez (*Le Mariage de Figaro*), Jean-Christophe Averty (*On purge bébé*), Brigitte Jacques (*La Place royale*, *La Mort de Pompée*), Pierre Vial (*Christophe Colomb*, *Les Chants du silence rouge*, *La Leve*, *Le Mariage de Figaro*), Stuart Seide (*Henry VI*), Philippe Adrien (*En attendant Godot*), Eric Vignier (*L'Illusion comique*), Jean-Baptiste Sastre (*Haute surveillance*), Georges Lavaudant (*Le Fil à la patte*), Jacques Osinski (*L'Usine*), Sylvain Maurice, Oriza Hirata, Amir Reza Koohestani (*Des utopies ?*), Laurent Gutmann (*Splendid's*, *La Nuit va tomber tu es bien assez belle*, *Le Cerceau* et *La putain de l'Ohio* et *Victor F*).

Parallèlement, il met en scène *Le farci* d'après Molière, *Notre dame de Paris* d'après Victor Hugo, *Les Diablogues* de Roland Dubillard, *Les Papotins ou la tache de Mariotte* d'après le journal *Le Papotin*, *Hélène et Félix*, *Les Admirables*, *Philoctète*.

En 2011, il organise la première édition des *Rencontres Théâtrales du Val d'Amour* à Mont-sous-Vaudrey, dans le Jura, puis crée La compagnie de l'étang rouge.

Il joue au cinéma sous la direction de Bertrand Tavernier, Gérard Oury, Tonie Marshall, Jean-Louis Benoit, Sébastien Grall et à la télévision sous la direction de Régis Musset, Alain Schwarzstein, Alain Tasma, Maurice Frydland, Sébastien Grall, Jean-Marc Seban, Gilles Behat, Jacques Malaterre, Tonie Marshall, Pierre Korálnik

Marion Aubert entre au Conservatoire National de Région de Montpellier (dirigé par Ariel Garcia-Valdès).

Elle crée la Compagnie Tire pas la Nappe avec Capucine Ducastelle et Marion Guerrero. 1999-2001. Écrit *Epopée Lubrique*, *La très Sainte famille Crozat*, *Les Pousse-Pions* (éd. Actes Sud-Papiers), *Saga des habitants du Val de Moldavie* (commande de la Comédie de Valence, éd. Actes Sud-Papiers).

2002-2006. Entre en résidence au Centre Dramatique National de Montpellier avec la Compagnie. Joue Lagarce et puis Copi. Écrit *Les Trublions*, *Les Histrions*, *Les aventures de Nathalie Nicole Nicole* (commande du Théâtre du Rond-Point) et *Voyage en pays herblinois* (éd. Actes Sud-Papiers). Joue au Théâtre de la Colline (dans le cadre du festival d'automne), au Théâtre du Rond Point, au Teatro Eliseo, aux ATP d'Uzès, par exemple.

2007-2009. Écrit *Phaéton*, *Orgueil, poursuite et décapitation* (éd. Actes Sud-Papiers, *Scènes d'horreur familiale* (commande de la Comédie française) puis *Les Orphelines* (commande du Théâtre du Préau à Vire, éd. Heyoka jeunesse).

2010. Fonde la Coopérative d'écriture, à l'initiative de Fabrice Melquiot et en compagnie de onze auteurs dramatiques. Écrit *Conseils pour une jeune épouse*, *Advice to a young bride* (*Préparation collective à la vie conjugale, bilingue*) et *Le brame des biches* (commande du Théâtre du Peuple de Bussang, éd. Actes Sud-Papiers).

2011-2013. Entre en résidence à la Comédie de Saint-Etienne avec la Compagnie. Écrit *Les Vives* (commande de l'école Charles Dullin) et *Dans le ventre du loup* (éd. Heyoka jeunesse). Est associée au théâtre Jacques cœur de Lattes et aux scènes du Jura scène nationale. Écrit *La Nouvelle*.

2013-2014. Écrit *Tumultes* (une pièce française 1) et *Débâcles* (une pièce française 2), à paraître en juin 2015 aux éditions Actes Sud-Papiers en juin 2015.

Ses textes ont été mis en scène par Marion Guerrero, Philippe Goudard, Philippe Delaigue, Babette Masson, Pierre Guillois, Marion Lévy, Johanny Bert, Matthieu Cruciani...

Romane Bohringer a joué au théâtre sous la direction d'Irina Brook (*Terre noire, La ménagerie de verre, La bonne âme de Se-Tchouang*), Pierre Pradinas (*Le conte d'hiver, Fantomas, Fantômas revient, L'enfer, Mélodrame(s), Oncle Vanja*), Jacques Weber (*Le misanthrope*), Hans Peter Cloos (*Roméo et Juliette, Lulu*), Peter Brook (*La tempête*), Nicole Aubry (*Hugo a deux voix*), Michel Didym (*Face de cuillère, J'avais un beau ballon*), Michel Bouvet (*Embrassons-nous Folleville*)...

Au cinéma, elle a joué dans *Kamikaze* de D. Grousset, *Ragazzi* de Mama Keita, *Les nuits fauves* de Cyril Collard, *L'accompagnatrice* de Dugowson, *Le colonel Chabert* de Y. Angelino, *Total éclipse* de A. Holland, *L'appartement* de G. Mimouni, *Portraits Chinois* de M. Dugowson, *Le ciel est à nous*, de G. Guit, *Catching fire* de J. Temple, *La femme de chambre du Titanic* de Bigas Luna, *Quelque chose d'organique* de B. Bonello, *Rembrandt* de C. Matton, *The king i salive* de C. Levring, *He died with a felafel in his hand* de R. Lowenstein, *Le petit poucet* de O. Dahan, *Nos enfants chéris* de B. Cohen, *L'éclaireur* de D. Glissant, *Lili et le baobab* de C. Richard, *La marche de l'empereur* de L. Jacquet (voix de la narratrice), *C'est beau une ville la nuit* de R. Bohringer, *Qui m'aime me suive* de B. Cohen, *Le bal des actrices* de M. Le Bescon, *Renoir* de G. Bourdos, *Vic et Flo ont vu un ours* de D. Cote, *False Witness* de I. Triffonova, *Les rois du monde* de L. Laffargue. Egalement de nombreux téléfilms, sous la direction de C. Huppert, A. Selnac, S. Kurc, B. Cohen, P. Jamain, M. Sarraut...

Eric Chalié est formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il joue au théâtre sous la direction de Jacques Bellay (*Antigone*), de Laurent Laffargue (*Tartuffe, Les geants de la montagne*), d'Alain Milianti (*Bingo*), d'Anne Torres (*Othon*), de et par Gildas Milin (*L'ordalie*), de Jacques Rosner (*Jules Cesar*), de Stuart Seide (*L'anniversaire, Macbeth, Le quatuor d'Alexandrie, Antoine et Cléopâtre*), de Jacques Rosner (*La mer*), de Ludovic Lagarde (*Le cercle de craie Caucasien*), de Philippe Adrien (*Le roi Lear*), de Sylvain Maurice (*Macbeth, L'adversaire, Meurtre*), de Charlie Brozzoni (*Heidi est partout*), d'Alain Françon (« e »), de Vincent Goethals (*Salina*), de Laurent Frechuret (*Le roi Lear*), de Gilles Chabrier (*La tête vide*), de Pierre Guillois (*Un cœur mange*), de Nicolas Ducron (*Des couteaux dans les poules*), de François Rancillac (*Le bout de la route, Lanceur de graines*), de Thomas Jolly (*Henry VI*), de Côme de Bellescize (*Amedée*), de P.Y. Chapalain (*La brume du soir*), de René Loyon (*Le bus*)...

Au cinéma il a joué dans *Léon* de Luc Besson, *En mai fais ce qu'il te plaît* de Pierre Grange, *Le bonheur est dans le pré* d'Etienne Chatiliez, *Fred* et *En cas de malheur* de Pierre Jolivet, *Taxi 2* de Gérard Krawczyk, *Hôtel des acacias* de Philippe Fontana, *Le premier cercle* de Laurent Tuel, *Cookie* de Léa Fazer...

Pour la télévision, il a tourné sous la direction de Renaud Saint-pierre, Thomas Vincent, Hervé Hadmar, Eric Summer, Eric Rochant, Thierry Petit, Olivier Guignard, Virginie Sauveur, Frédéric Compain...

Reina Kakudate est Membre permanent de la compagnie de théâtre Seinendan fondé au Japon par Oriza Hirata avec qui elle est partie plusieurs années en tournées internationales. Elle a joué notamment au théâtre dans *Tokyo Notes, Seoul Notes, Gens de Séoul, La nuit du train de la voie lactée* de et par Oriza Hirata, *India Song, Chants d'adieu* et *Pornographie* mises en scènes de Laurent Gutman, *Mobile* mise en scène de Alvin Tan et Tatsuo Kaneshita, *Faut pas payer* mise en scène d'Adrien Cauchetier, *Nous les héros* mise en scène de Frédéric Fisbach et Oriza Hirata...

Elle a joué au cinéma dans *Comme un chef*, réalisé par Daniel Cohen, *Tokyo ningen kigeki* réalisé par Kouji Fukada, *Ashita no watashi no tukurikata* réalisé par Jun Ichikawa, *La pluie des prunes* réalisé par Frédéric Fisbach...

Philippe Richard est Formé à l'ENSATT (Rue Blanche) puis joue sous la direction de Bérangère Ventusso (*L'institut Benjamenta*), Laurent Fraunié (*Moooooooooonstres*), Philippe Genty (*Dédale, Boliloc, Le Concert Incroyable, Zigmund Follies*), Jacques Bonnaffé (*Comme des Malades, Sauvez les apparences, Le Banquet du Faisan*), Eric Petitjean (*La Tache de Mariotte, Hélène et Félix*), François Rancillac (*La Folle de Chaillot*), Yann Dacosta et la compagnie du Chatfoin (*Le Village en flammes*), Sanda Herzic, Simone Amouyal, René Cheneaux, Jacques Dor, Claire Lemichel, Patrick Wessel, Catherine Gandoie. Il est aussi marionnettiste et accordéoniste

Clément Bondu. Poète, écrivain, metteur en scène et musicien français né en 1988. Après avoir intégré Normale Supérieure et suivi une formation théâtrale dans différentes écoles (Conservatoire de Lyon, ENSATT, CNSAD) Clément Bondu se consacre essentiellement à l'écriture. Pour le théâtre, il travaille avec *La Meute*, collectif dont il est le co-fondateur. Pour la musique, il développe avec *MEMORIAL** une recherche poétique menée de pair avec le compositeur Jean-Baptiste Cognet, allant du post-rock à la pop en passant par les musiques électroniques & la musique de chambre. Parmi leurs projets : un premier disque, *Premières impressions* (Music for a train records, 2015) et une longue fresque live d'une dizaine d'heures intitulée *Nous qui avons perdu le monde*. En 2013-2014, notamment, Clément Bondu publie son recueil *Premières impressions* (L'Harmattan), écrit et met en scène *Roman* (Comédie de Reims, Théâtre 95 de Cergy où il est en résidence, Cité internationale-festival JT14), et joue dans *Belgrade*, d'après Angelica Liddell, adapté et mis en scène par ,Thierry Jolivet (104, Célestins). En 2015, il crée *Désertion (jour 0)* avec Julien Allouf, en résidence à la Fonderie (Le Mans), puis à L'Entracte (Sablé sur Sarthe). En 2016, il sera intervenant à l'ESAD, puis en résidence avec *MEMORIAL** à la Comédie de Reims, au 104, & à la Chartreuse-CNES pour *Nous qui avons perdu le monde*.

MEMORIAL* est un groupe constitué autour de la rencontre de Clément Bondu, écrivain, chanteur, musicien, et Jean-Baptiste Cognet, compositeur, tous deux rejoints par Yann Sandeau, batteur, et François Morel, bassiste. Créé en 2015 entre Paris, Lyon et Berlin, *MEMORIAL** développe à travers ses différents projets une esthétique violente, mélancolique, lyrique, d'une "vitalité désespérée", allant du post-rock à la pop en passant par les musiques électroniques & la musique de chambre. Alternant textes parlés et chantés, alliant français et anglais, *MEMORIAL** attache à la poésie, à la musique du siècle des machines, un rôle sacré. À leur actif, un premier disque : *Premières impressions* (Music for a train records, 2015), une série de concerts (Paris : Opa Bastille, La Dame de Canton, Pop'in, La Loge, FGO-Barbara / Lyon : La Triperie, La Boîte à gants / Reims : la Comédie / Bruxelles : 123 rue Royale / Berlin : Madame Claude, etc). En préparation pour 2016 : un EP (*Désertion*), un projet de chansons (*Lost songs*) sur les poètes du 19ème siècle (Blake, Rimbaud, Nerval, Poe), et une longue fresque poétique live intitulée *Nous qui avons perdu le monde*, création à

l'automne 2016 (La Chartreuse-CNES, L'Onde-Vélizy, La Comédie de Reims-CDN, le Théâtre de la Renaissance-Oullins, le104-PARIS.).

Benoit Lahoz est artiste-chercheur, auteur et développeur informatique. Formé à l'Institut d'Etudes Théâtrales de l'Université Paris 3, ainsi qu'en arts plastiques à l'Université Paris 8, il commence à développer des interactions vidéo pour le théâtre au sortir d'une session au Théâtre National de Strasbourg en 2007.

Son travail s'axe sur la dramaturgie spécifique qu'implique l'utilisation du numérique intermedia au plateau, par la création d'interactions souples entre acteurs et environnement visuel et sonore. Co-fondateur de *L'ange Carasuelo*, compagnie de recherche et création, il développe images et outils de création pour lui-même (*Un petit à-côté du monde, mater+x, ...*) et pour d'autres (*SAMO*, Laëtitia Guédon, Comédie de Caen ; *Traces de lumière*, FidaMohissen ; ...). Par ailleurs, il programme des outils pour l'interaction temps-réel en lien avec des groupes internationaux tels que Leap Motion, San Francisco, et mène ses recherches en partenariat avec le monde scientifique (« Shedding light and shadow », ACM Arizona 2011 avec le LIMSI-CNRS ; *Multicasting art Platform*, avec l'Université de Toulouse, le Young Vic Theatre de Londres, l'UniversityCollege of London ; *Transforming 2015*, Yogyakarta, Indonésie ...).

David Coignard. Après 15 années passées à travailler pour la télévision française comme réalisateur de direct sportif, il se tourne vers l'installation vidéo et le théâtre. Il assiste le metteur en scène Jean-Baptiste Sastre (*Haute surveillance* de J. Genet, *L'affaire de la rue de l'Oursine* de E. Labiche). Son travail vidéo découvre l'espace théâtral avec les mises en scène d'Eric Petitjean (*Les Papotins, Hélène et Félix, Philoctète*). Il poursuit cette expérience avec Yann Dacosta (*Le Bouc de Fassbinder*) et David Gery (*Fahrenheit 451 de Ray Bradbury*).

Parallèlement il présente ses films et installations vidéo dans divers lieux : Dialogue d'atelier (2011 - vidéo expérimentale), *Du vent dans les miroirs* (2012 - installation vidéo), *Interval* (2012 - installation vidéo extérieur), *Amour et mécanique* (2013 - installation vidéo), *A la frontière des évènements* (2014 - dispositif vidéo), *Indivi-Dualité* (2014 - installation vidéo).

Pierre Peyronnet. Il est diplômé de l'ENSATT en 1985. Il crée des éclairages aussi bien pour le théâtre que pour l'opéra.

A l'opéra de Bordeaux, il réalise les lumières de *Don Carlos* et de *Tristan et Iseult* mis en scène par Daniel Ogier et *Così fan tutti* par Jean-Louis Thamin.

A Lausanne, il participe à la création de *la Flûte Enchantée* sous la direction d'Armin Jordan mis en scène de Moshé Leiser et Patrice Caurier.

Depuis 1998, il collabore étroitement avec Matthiew Jocelyn pour plusieurs spectacles : à l'opéra, *La Cecchina* (Piccini), *Reigen* (Boesman), *La Clémence de Titus* (Gluck), *La Carmencita* (Bizet), *Julie* (d'après *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg) de Philippe Boesmans ; au théâtre : *Nightingale*, *Filsnat*, *Dans l'intérêt du pays*, *Macbeth*, *l'Architecte*. A la Comédie Française, il travaille avec Pierre Vial et Nicolas Lormeau (*L'Anne et le ruisseau*, *La tueuse*, *Le client sérieux*).

Il rencontre d'autres metteurs en scène avec qui il signe plusieurs créations : Armand Gatti, René Loyon, Jacques Kraemer, Michel Didym, Sophie Rappeneau, Olivier Cruveiller, Laurence Mayor, Catherine Anne.

Dernièrement, il a réalisé les éclairages de *J'ai vingt ans qu'est ce qui m'attend ?* mis en scène par Cécile Backes, *Pantagruel* mis en scène par Benjamin Lazar, *Hernani*, au théâtre du Vieux Colombier (Comédie Française), mis en scène par Nicolas Lormeau.

Gala Ognibene a obtenu le diplôme national d'art plastique de l'Ecole Supérieure d'Art et de Design de St Etienne et a été formé à ENSATT (2010-2014), Ecole Nationale Supérieure d'Art et Technique du Théâtre, section scénographie. Mémoire de fin d'étude : *Venez rire, hypothèses scénographiques sur la question de l'humour.*

Assistante scénographe de Denis Fruchaud, elle a participé à la construction, peinture et accessoires, pour l'opéra *Le monde de la lune*, pour l'opéra *Le Médium*, pour l'opéra *Le mariage secret* et pour l'opéra *Hansel et Gretel*, mises en scènes Claude Montagné pour le festival de Sédrière (Corrèze).

Elle a conçu les décors de *La Dispute*, mise en scène Richard Brunel, de *Woyzeck*, mise en scène Ismaël Tifouche Nieto (Cie s'entête), de *Barons Perchés*, création de la Cie MPTA et pour *Mon Maurice*, mise en scène Célie Pauthé et Claude Duparfait.

Elle a été scénographe au sein du *Studio Monstre*, conception et construction du décor pour *Le Moche* de M. Von Mayenbourg et au sein de la *Cie des Grands Mâtins*, création de *En l'espèce* puis de *Cellules*, spectacles sur le milieu pénitentiaire, et de *Marx est mort*, spectacle sur le monde du travail, d'après des textes de Rémi De Vos.